

Ce n'était que vrai. « Je le crois bien, » fit-il simplement, de l'air le plus parfaitement satisfait. Puis, entrant avec moi dans de menus détails de toilette, il me fit observer lui-même ce que ses femmes avaient de mieux. C'était principalement des châles de mousseline de laine d'un rouge vif, portés carrément par elles, et dont il désirait un plus grand nombre, et des colliers de verroterie roses disposés en sautoir, qu'il ne cessait de priser comme supérieurs à tout ce qu'il avait vu jusqu'alors.

J'étais, moi, si préoccupé de toutes ces beautés d'élite, qui, divisées en escouades de quatre, parcouraient la cour, inclinant le corps, gesticulant des bras, les poings fermés, et chantant sourdement quelque cantique en l'honneur de leur époux et maître à toutes, que j'oubliai complètement le but pour lequel j'étais venu.

Panda ne fut pas remercié pour l'offre de la vache, en revanche il le fut amplement pour la faveur distinguée qu'il m'avait accordée. Je regagnai ma hutte la tête pleine de séduisants tableaux, dont l'incessante représentation me fit passer une nuit blanche, au point de tenir rancune à Panda de m'avoir initié par exorde aux mystères de sa vie intime.

Le 9, vingt-cinq régiments défilèrent devant le roi dans les mêmes conditions que la veille. La fête avait déjà pris un caractère plus imposant; chaque régiment se distinguait par la couleur du bouclier de 4 pieds 6 pouces, fait de peau de bœuf, les uns blancs, les autres noirs; les

rouges, les bleus, les jaunes, les blancs mêlés de taches rouges; les semi-noirs semi-blancs, toutes couleurs enfin uniformes pour chaque corps. Ceux d'élite se distinguaient par le *symba*, sorte de cotillon de guerre, partant des hanches et descendant jusqu'aux genoux, formé de 3 ou 400 rouleaux de peau de genette, s'ouvrant aux mouvements, se refermant gracieusement sur eux. On remarquait aussi la tête ceinte d'un bourrelet de peau de loutre duquel s'échappait perpendiculairement une longue plume de demoiselle de Numidie.

Après le salut, qui dura plusieurs heures, cette masse réunie de guerriers forma le cercle et se mit à chanter des cantiques belliqueux avec une intelligence des sons, une justesse, une précision telle qu'elle m'étonna beaucoup. Lorsqu'eurent cessé les chants, des orateurs distingués quittèrent leurs rangs, et, se tenant à quinze pas devant le roi, ils improvisèrent des discours marqués par une extraordinaire volubilité. A un signe donné, la foule, qui jusque-là s'était tenue debout, s'accroupit pour écouter plus à l'aise. D'autres orateurs répondirent aux premiers; ils traitaient spécialement des affaires du pays; il n'y était question que d'intérêts généraux, et Panda de son siège résumait à part les discours, se formait une opinion pour répondre lui-même ensuite au vœu exprimé par son peuple. L'éloquence de ces hommes produisit sur moi l'effet le plus extraordinaire. La rapidité avec laquelle ils s'exprimaient prouvait qu'ils parlaient d'abondance. Elle

m'empêchait de suivre leurs phrases; mais, en m'attachant à l'intelligence de leurs gestes, je pus comprendre d'un bout à l'autre tout ce qui fut dit dans cette séance.

Ainsi, du geste fait de la droite, armée d'un tonga léger, souple et pliant, ils ponctuent admirablement leurs phrases. Au moment où la conviction est forte, où les mots arrivent heureux et rapides, où ils veulent forcer les auditeurs à leur opinion, le tonga tourne invisible, fendant l'air qui siffle après son passage; il se pose, se relève aussitôt, décrit vingt cercles dont l'à-propos ne saurait être contesté, et l'orateur parle, parle toujours, sans qu'un mot jamais lui fasse défaut. Il y a un temps d'arrêt quelquefois, mais pour prouver encore plus de véhémence encore à la reprise.

Il y a de beaux moments dans ce genre d'éloquence, où étonne toujours l'excessive facilité d'élocution si éminemment renforcée par les gestes parlants; mais aussi vers la fin, lorsque l'orateur veut porter le dernier coup, ses traits se contractent comme par conviction; c'est un diable qui bondit et semble menacer de percer de son *om-kondo* quiconque ne pense pas comme lui. C'est le travail le plus fatigant que je connaisse, à en juger par ces corps ruisselants de sueur, et si je ne l'avais vu, je ne comprendrais pas comment un homme peut ainsi parler une heure entière.

Il me reste à témoigner ici tous mes regrets de ne pouvoir dépeindre suffisamment mes impressions d'alors, tant

il est vrai que certaines choses faciles à comprendre sont impossibles à rendre. Le 10, le temps était pluvieux dès le matin ; mais le roi devait danser, l'usage le veut ainsi, et pour cette cause chacun resta. Vers deux heures seulement on put se réunir, et bientôt ensuite la terre tremblait au loin sous la mesure marquée par les pieds puissants du peuple, et l'air retentissait de la voix une, immense, de 25,000 guerriers.

J'étais encore là près de Panda, fatigué, n'écoutant plus, ne pouvant plus entendre, tant ces sons m'avaient assourdi, lorsque vers quatre heures le roi se leva tout d'un coup pour passer chez lui. Il y allait afin de changer son manteau de pourpre contre son costume de guerre, et pour m'en instruire il me détacha un de ses capitaines chargé de me témoigner sa volonté, qui était de tenir pour lui son fauteuil jusqu'à ce qu'il revînt.

Il n'y avait point à opter. « Asseyez-vous où s'assied le roi, » me répète encore l'*om-douma* ; et moi d'obéir sans réflexion permise, et toutefois avec une répugnance sentie. Pour la première fois de ma vie je me voyais sur un trône, heureux que cette première fût la dernière, heureux encore que mon rôle de roi ne durât que ce qu'il fallut à Panda de temps, je ne dirai pas pour passer une chemise, il est bien entendu qu'un Cafre, même roi, n'en porte pas, mais pour revêtir ses ornements et distinctions de combat.

J'étais si mal dans mon royal fauteuil, obligé de soute-

nir les regards de tant d'hommes, tous également curieux de voir comment je réussirais à me tirer d'affaire ; et puis ne sentais-je pas peser d'un poids, gravitant sur mes épaules, cette chape de plomb que le peuple nomme un manteau royal, et ma tête, comprimée dans ce carcan décoré du nom de couronne, ne souffrait-elle pas à regretter le simple et moelleux bonnet phrygien ? Roi nouveau venu, roi par le hasard, roi d'un quart d'heure, j'eus cependant le temps d'observer la nargue peinte sur les traits de ceux qui n'étaient mes sujets que comme j'étais leur roi, tant il est vrai que ce lot est celui de tout parvenu.

Déjà mon front se plissait de soucis, mes regards se couvraient, mes yeux se cavaient, mon corps se courbait sur lui-même, et, pensif, absorbé, les secondes m'étaient des heures, lorsque tous les yeux me quittèrent pour se fixer vers ma gauche ; les miens suivirent l'attraction, et à l'instant, quittant mon siège et mon cauchemar, je redevins un homme tout comme auparavant.

C'était Panda qui se présentait sous un aspect tout autre. Il était beau, superbe, magnifique, imposant, cette fois ; il avait l'air éminemment guerrier, car il en portait tous les insignes avec une grâce martiale que je ne lui eusse jamais supposée.

De la main gauche, il tenait quatre assagayes fines, légères, artistement façonnées, sous un bouclier blanc traversé de noir, long de 4 pieds et demi, et de la droite, ornée d'une manchette en queue de singe, débordait une as-

sagaye tout en fer, comme sort du poil la griffe du lion. Son front était ceint d'un bourrelet fait de loutre, imitant bien le boa d'une élégante, duquel s'échappaient à droite et à gauche des oreillettes carrées de peluche de soie pourpre, s'étendant jusqu'aux épaules. Devant, et sur le haut, se voyait fixée une plume de 2 à 3 pieds de long, inclinant au vent sa pointe souple et gracieuse. Vers le haut et l'arrière de la tête, où repose la couronne cafre, était attachée une double touffe de plumes de touraco (*Corythaix porphyreolopha*), la supérieure rouge, l'inférieure bleue. De son cou, devant et derrière, pendaient des houppes de laine rouge et verte, reposant sur des queues de bœuf teintées en rouge, que faisait élégamment ressortir un fond de queues ou rouleaux de singe admirablement distribués. De la taille à couvrir les genoux partait un nombre étonnant de rouleaux de genette, 4 ou 500 au moins, offrant à l'œil l'aspect d'un cotillon de guerre, mais plus élégant que celui que nous connaissons de l'antiquité. La devanture de la jambe était préservée par une queue blanche en forme de jarretière, et dont les crins pendaient à couvrir le tibia. La cheville était ornée de manchettes de laine rouge et verte. Le bras gauche n'était ceint que d'un rang de queues au-dessus du coude; mais le droit, comme celui d'action, en portait trois, au poignet, au-dessus du coude, et à 4 pouces au-dessous de l'épaule.

Dans ce costume, dont aucune description ne donnerait une idée bien exacte, Panda était admirable d'effet.

C'était un vrai guerrier; c'était bien un roi : ses mouvements, ses gestes, sa démarche, sa pose, tout en lui rappelait le lion. Était-ce naturel? était-ce étude? C'est ce que je me suis souvent demandé à moi-même sans pouvoir résoudre la question.

Mes gens, afin de jouir mieux du spectacle de la danse du roi, venaient de se grouper autour de moi, lorsqu'un héraut d'armes dépêché par Panda m'indiqua le point où je devais me tenir. Le roi, posté en tête et au centre d'une ligne de 6 à 8,000 hommes opposée à celle qui se trouvait derrière moi, formée d'un nombre égal, avait donné le signal du chant, qu'il dirigeait lui-même comme le maître d'un immense orchestre.

Il chantait en marquant la mesure des deux pieds d'une façon alternative, qu'il renforçait de gestes faits du bras droit, dirigeant son assagaye dans diverses directions connues de tous, la levant, la baissant, la portant tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, et ses gestes, ses paroles, ses mouvements étaient ceux de chaque assistant. Les soldats les mieux exercés ne manœuvrent pas avec plus de précision; pas une main ne s'élevait plus haut qu'une autre, pas un tonga plus incliné, pas un retard, pas une erreur : c'était une uniformité sans exemple; et pour moi qui ne comprenais pas leur cantique, je ne me lassais d'admirer l'immensité de ce chœur auquel participaient alors 12 ou 16,000 voix.

Chantant et dansant toujours, la colonne qui suivait

Panda ne laissait pas, bien que lentement, d'avancer sur nous, qui étions assis à terre, et déjà, par la réunion des cornes des deux lignes courbées, le cercle était fermé. Il n'y avait plus que trente pas de ces hommes à nous, lorsqu'un héraut, partant rapidement d'auprès de Panda, vint à passer à 6 pieds de moi, laissant tomber d'un air de terreur le mot *om-tagaty*, expression sinistre dont je connaissais le sens, que je prétendis néanmoins me faire expliquer de nouveau par Kotchobana, mon ange noir à moi. Point de réponse, et son silence, que relevait un air de gêne indicible, me confirma dans mon opinion. Qu'était-ce donc? Je questionnai l'un et l'autre, tous à la fois; pas un ne voulait me répondre; chacun comprenait en soi-même. Mais dans ces moments de première crise, beaucoup sont comme paralysés par l'imminence d'un danger inévitable; j'en étais encore à mes questions inutiles que Panda s'avancait sur moi, brandissant son assagaye de fer.

Cet instant, moindre de huit secondes de durée, put me laisser entrevoir une suite infinie d'idées rapides. Je suis mort, pensai-je; la fuite est impossible. Et comme, sans y prendre garde, mon œil fixé sur son œil prévoyait ses mouvements, ma main droite, armée d'une légère baguette, était prête à parer le coup, tandis que ma gauche détachait la boucle de la ceinture qui suspendait, fermé, mon grand couteau catalan. J'ai beau faire, pensai-je encore, je serai tué; mais au moins, avant que ses gens arrivent à son aide, je l'aurai percé dix fois de mon arme,

lui qui ne s'y attend guère; lui qui me croit facile parce qu'il me voit sans bouclier.

Mais l'assagaye n'échappa point à sa main. Je me trompais donc; j'avais eu tort de supposer un mauvais dessein; j'en étais honteux; je m'en voulais presque de m'être laissé aller à des idées puériles offensantes pour Panda. Cependant le voici qui recule de cinq pas sans se virer pour revenir de sept en courant, brandissant son arme tremblante, et comme impatiente de partir et de se ficher dans ma poitrine vers laquelle elle tend. Essaie, et je me venge; un seul instant de vengeance satisfaite, puis mourir! telle était ma prière.

Mais le fer semblait avoir le pouvoir de rester adhérent à sa main, en dépit de la volonté peinte dans les yeux et les mouvements du roi; cette fois encore, je gagnais un instant sur la mort. Reculant comme précédemment de cinq pas, et revenant à la charge de sept, brandissant et me menaçant de sa pointe aiguë, son intention paraissait toujours la même, et je me pris à penser qu'avant de me percer, cet homme voulait me faire souffrir de la crainte de la mort, tourment plus grand que la mort même: la peur!

Je ne perdis pas pour cela mon sang-froid. J'allais parer le coup; je l'eusse infailliblement rencontré. Mon ceil voyait trop bien le sien; mon attention était trop entière pour permettre à sa pointe de me toucher; mais cette fois comme les autres le coup ne partit pas. Jeme fatiguais dans

l'attente, lui probablement dans la menace, car il revira et regagna fièrement son poste. Moi, j'étais resté au mien. Que voulait dire cette pantomime *tuante* dont je venais de tant souffrir, en étant le point de mire et de plus en ignorant la raison? Je ne l'appris qu'après la parade terminée.

Aussitôt que Panda eut pris la tête de sa colonne, le chant de guerre s'accrut encore, les mouvements devinrent plus rapides; tous s'avancèrent sur une ligne droite, et le roi, toujours menaçant, se portait d'un pas ferme, l'œil brillant comme un diamant noir. Il vint à passer à deux pas sur ma gauche, et feignit de fondre sur la ligne opposée, laquelle, à son approche, pour simuler la terreur qu'inspirent la force et la puissance du chef des Amazoulous, présenta le bouclier et lâcha pied dans un désordre difficile à décrire. Celle qui suivait le roi, large de 70 hommes, épaisse de plus de 100, s'ouvrit pour ne pas nous fouler aux pieds, grâce aux coups de tongas distribués sans parcimonie par des hérauts d'armes à ceux qui, n'écoulant que leur élan, ne se rangeaient pas assez vite.

Lorsque tout ce monde se fut écoulé, nous nous vîmes libres du grand cercle. Chacun de nous sentit sa poitrine se dilater, car chacun de nous avait éprouvé ce que l'on appelle une terrible peur. Cependant, comme en raison du bruit et du peu de liberté d'esprit de mes voisins, il m'avait été interdit d'obtenir la moindre explication, je n'étais rassuré qu'à demi par l'absence de Panda, que je

n'avais plus à cinq pas devant moi, le bras levé, l'œil et le fer reluisants de menace.

CHAPITRE XVI.

Continuation des danses. — Départ de Sképèle. — La route. — Om-Grooty. — Om-Schlaty-Om-Koulou. — Vue d'éléphants. — Retour à Omphilos-Om-Schlopu.

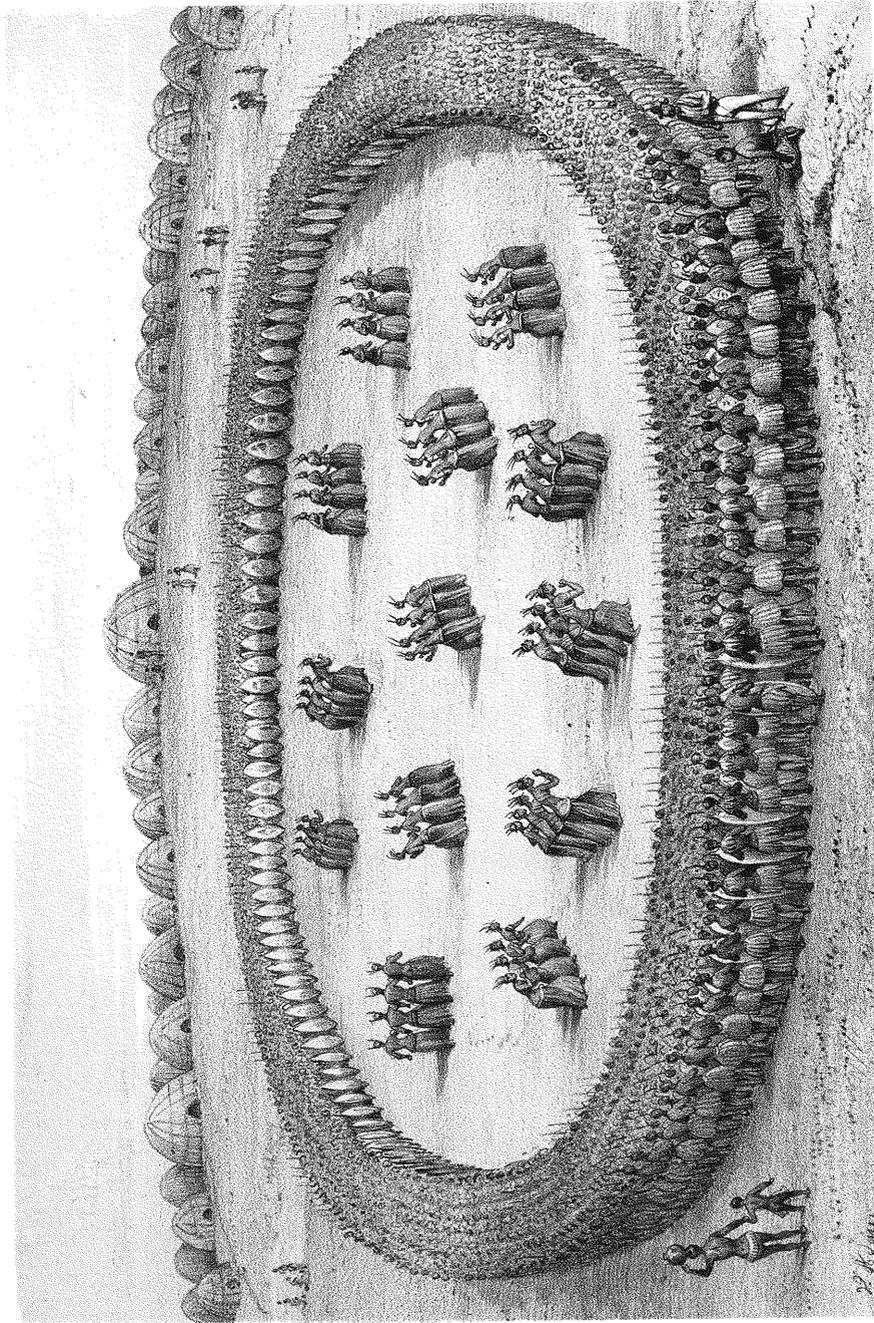
Quelques minutes écoulées, le cercle se refit autour de nous comme précédemment, avec cette différence que les guerriers restèrent silencieux, couverts du grand bouclier au-dessus duquel se voyaient les têtes surmontées de plumes droites. C'est alors que tout d'un coup des chants bien différents, des voix à mon oreille inhabituées s'élevèrent du côté du nord, où s'ouvrit aussitôt une large issue qui me permit une vue des plus pittoresques : c'était là l'escadron sacré, le harem du sultan cafre.

Vingt femmes se présentaient de front, flanquées de six jeunes filles acculées de deux autres rangs pareils, chantant en agitant et tournant les bras, battant du pied la terre et s'avancant de 2 pouces à chaque mesure. Chacune des vingt était revêtue du grand om-gobo, peau de vache si bien travaillée qu'elle imite la castorine. Ce vête-

ment, dont la partie supérieure est roulée et repose sur les hanches, s'ouvre par devant et tombe jusqu'à terre; il est toujours noir, d'une souplesse extrême et constamment parfumé lorsqu'il est porté par des personnes de distinction. Dans le haut, et comme pour l'orner, étaient disposées par trois de grosses balles de cuivre percées. La poitrine et le dos de ces femmes étaient couverts de colliers de verroterie disposés en sautoir. Les bras en étaient également chargés partout, à l'exception du droit, que garnissait un brassier de cuivre d'une seule pièce, du poignet au-dessus du coude. Quatre anneaux de cuivre reposant les uns sur les autres se yoyaient à leur cou. Elles en paraissaient gênées au point de ne pouvoir librement tourner la tête, et j'avoue que je trouvai ridicule cette mode, tout aussi belle, mais moins utile qu'un collier de cuivre à un chien.

Elles avaient la tête ceinte d'un ruban de peluche de soie pourpre et d'un réseau de verroterie pendant à la longueur du nez. De chaque côté du bandeau, au-dessus de chaque oreille, était implanté légèrement, incliné en arrière, un élégant bouquet noir de plumes de queue de veuve.

Les jeunes filles des côtés et du troisième rang n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture large d'un ou deux doigts à peine, faite d'une écorce frangée avec beaucoup d'art, ceinture qui, par sa position, semblait destinée à voiler quelque chose, mais qui, facile et complaisante



Imp. Lith. de Carter.

SINA DES AMAZOULOUS .

pour les curieux, laissait aux mouvements admirablement pudiques de ces jeunes filles le soin de mieux déconcerter les regards indiscrets. En réalité, l'une des plus singulières observations que j'aie faites, c'est qu'il existe chez les jeunes filles zoulouses tant de naturel ou tant d'art dans leur pose que je défie le moraliste le plus rigide, l'homme le plus sévère, de trouver dans leur nudité quelque chose qui puisse le blesser. Du reste, je ne suis pas le premier qui ait fait cette remarque, et, bien que je l'aie faite d'abord de moi-même, je ne la revendique pas, d'autant plus qu'elle s'offre à tout Européen dès son arrivée à Natal.

Huit des femmes se distinguaient des autres par une grande pièce de peluche de soie pourpre qu'en guise de châle elles portaient carrément sur les épaules. Après avoir chanté quelque temps groupées, elles se divisèrent par sections de quatre, et parcoururent ainsi l'intérieur du cercle, formant diverses évolutions qui se croisaient partout sans se confondre. Puis, lorsque l'œil fut rassasié suffisamment, elles se réunirent comme auparavant, chantant toujours et tendant à quitter l'enceinte, dont la haie d'hommes se referma bientôt sur elles.

Un cantique fut encore entonné par Panda et répété par tous. Ensuite les principaux se groupèrent autour du roi, qu'ils reconduisirent à ses appartements. Panda fit alors circuler une immense quantité de bière destinée à 3,000 capitaines et à différents corps d'élite. Il revint ensuite

siéger sur son large fauteuil, revêtu de son costume de présidence. Il attendait que les abafanas amenassent devant lui un taureau choisi d'entre les plus forts du royal troupeau, afin qu'il le vît lui-même avant d'en faire présent à cette jeunesse, au souper de laquelle il devait servir.

L'animal était furieux; déjà il avait renversé quelques-uns des plus acharnés, et, pour éviter d'autres accidents, les abafanas détachèrent l'un d'eux, afin d'instruire Panda et de solliciter la permission de le tuer sans être contraint à lui faire la conduite d'usage. Panda, mécontent de cette mesure de prudence et aussi de ce qu'une si légère difficulté n'avait pas été vaincue tout de suite par ses abafanas, au nombre de 6,000 environ, Panda reçut fort mal l'envoyé, et, pour tout ordre nouveau, il se contenta de prononcer d'une voix forte et brève le mot *bamba*, qui veut dire tout à la fois *saisissez-le, tenez-le bon*.

Aussitôt l'ordre communiqué, ces jeunes gens entourèrent en masse l'animal, qui tout d'abord se débattait terriblement; mais, pressé de toutes parts et saisi par mille mains qui s'attachaient à tous points de quelque prise, le taureau, malgré sa colère et sa force, dut céder au nombre, et il se laissa porter devant le roi plutôt qu'il ne marcha.

Panda, satisfait, prononça la sentence attendue : *In-konnzy boulala*, qu'on tue le taureau. Les abafanas, qui n'avaient autre chose que leurs tongas, allaient lui tordre le cou et l'assommer sur place, lorsque Panda, s'aperce-

vant de cette manœuvre, se leva d'un bond et leur fit entendre que ce n'était pas devant lui, mais dans son enceinte privée, qu'ils devaient le mettre à mort. Le taureau fut aussitôt soulevé, porté à ce lieu, et l'instant d'après, partagée en plusieurs milliers de petits morceaux; sa chair rôtissait sur tous les points; à peine si chacun des abafanas en eut assez pour s'en remplir la bouche. Il y en eut juste assez pour en donner le goût, mais trop peu pour satisfaire l'appétit. C'était un usage et rien de plus.

Il me restait à avoir le mot de la cruelle énigme qui, comme un noir cauchemar, avait pesé sur tout mon être d'un poids incalculable. A cette fin, je questionnai plusieurs Amazoulous, qui m'apprirent que tout grand roi chez eux portait le titre d'*om-tagaty*; que, pour le mériter et le soutenir, le soleil durant leur règne ne devait pas se coucher sans avoir été témoin de la mort d'un homme; qu'ainsi Djacka et Dingaan avaient été des *om-tagaty-om-koulou*. Ils ajoutèrent que la démonstration qui m'avait fait tant souffrir n'avait aucun but hostile, mais que par elle Panda avait voulu me faire sentir qu'il était plus puissant que moi; qu'il était maître de ma vie, et qu'en cette circonstance j'eusse dû reconnaître sa force et sa puissance par une fuite simulée. « Ainsi le veut l'étiquette cafre, me dirent-ils, et si Panda ne s'est pas fâché de ce que vous ne vous y êtes point conformé, c'est qu'il aura compris que vous étiez ignorant des usages des hommes noirs. »

Que ce que je viens de rapporter ne soit pas considéré

comme un conte fait à plaisir. Si d'autres voyageurs sont assez heureux pour jouir de ces trois jours de fête, les seuls de toute l'année chez les Amazoulous, espèce de fêtes de Cérès motivées par la maturité du maïs, avant lesquelles il n'est permis à personne d'en détacher un épi ¹, je les engage à se souvenir que cette démarche du chef est complètement innocente, quoique terrifiante en apparence. Ma gêne d'alors aura du moins servi à les mettre à l'aise, et ce n'est pas un léger service que je leur aurai rendu en les prévenant, car je frémis encore en songeant au regard étincelant de Panda. Est-il une position plus désespérante que celle où l'on voit devant soi son assassin, le fer levé, l'œil prodiguant les éclairs, sans possibilité de le combattre ni de le fuir? A armes égales, chaque combattant n'envisage point la mort, il ne saurait y songer; car, tout en s'attaquant à la vie de son adversaire, il reste libre de défendre la sienne... Pour moi, c'était bien différent: il fallait que je reçusse le premier coup, et puis le roi n'était-il pas roi tout-puissant chez lui? Et que m'eût-il servi de le tuer, sauf la satisfaction immense d'un instant? La haie d'hommes de guerre n'était-elle pas autour de moi une enceinte continue, participant des idées du chef, et prête à m'écraser de mille coups de leurs tongas? Plus craintif, je n'eusse peut-être pas hésité à ouvrir mon grand couteau poignard et à me précipiter sur Panda; car la peur aussi donne nais-

¹ Tout Cafre convaincu de cette violation est impitoyablement mis à mort.

sance à des actes téméraires, étonnants même par le désespoir qu'elle inspire. Je vous laisse à juger si l'effet produit eût été mauvais ; je m'estimai heureux de m'être possédé au point de n'avoir presque pas trahi mes pensées.

Mon Cafre Kotchobana seul, habitué à lire dans mes traits ma volonté, me dit ensuite : « Maître, vous paraissiez bien en colère lorsque Panda faisait mine de vouloir vous percer de son om-kondo. — Certainement j'étais bien en colère, lui répondis-je, de ce que, voulant se battre avec moi, il ne m'eût pas aussi fait donner un grand bouclier et un assagaye en fer. » Et il se mit à rire. « Est-ce que les blancs, reprit-il, donnent des armes à leurs adversaires ? — Assurément, lui dis-je, pour que la partie soit égale ; sinon celui qui tue son adversaire désarmé est un assassin, et dans tous les pays du monde on pend les assassins. »

Il redoubla de rire, ajoutant cette réflexion : « Donc si Panda était dans votre pays, les blancs le pendraient ? — Pourquoi donc ? — Ah ! c'est un om-tagaty, un om-tagaty-omkoulou. »

Les qualifications de *kos-omkoulou*, grand maître, grand roi, et d'*om-tagaty-omkoulou*, grand sorcier, grand tireur, grand assassin, sont synonymes chez les Amazoulous, et s'adressent indistinctement au chef, dont l'oreille s'en trouve flattée. Il règne, il est vrai, par la terreur ; il aime à en apprendre les résultats, et il ne craint pas de se glorifier du principe.

La danse terminée et ma curiosité satisfaite, il me res-

lait encore une mauvaise impression que je ne pouvais réussir à chasser. Si telle est l'étiquette de la danse martiale, pensai-je, Panda eût dû avoir assez de bon sens et de délicatesse pour me prévenir de la pantomime qu'il se proposait de jouer. J'en étais intérieurement très-contrarié, et je pris la résolution de partir le lendemain matin. En conséquence, je dépêchai l'un des miens au roi, lui donnant avis de mon départ projeté; mais, pour toute réponse, il se contenta de me faire dire que, le temps n'ayant pas été très-beau, je n'avais pu jouir pleinement du brillant spectacle de la danse, et qu'à mon intention il avait donné à son monde l'ordre de rester, afin de recommencer le jour suivant.

Je pestais d'impatience, je jurais, je tempêtais, car cette danse avait été pour moi un supplice atroce, malgré son originalité. Néanmoins, d'après la volonté du roi, je devais m'y soumettre encore. Je dus en prendre mon parti; j'étais chez lui, il me fallait subir tous ses caprices, et sourire même à l'idée de ce qui m'était le plus désagréable. Je restai.

Vers une heure du matin les danses recommencèrent, éclairées par des feux de bois gommeux résineux. Pas un homme n'était resté dans les huttes; seul je luttais encore contre le sommeil que chassa bientôt l'inferral tintamarre, joint au tremblement du sol qui faisait bondir ma tête sur mon oreiller de bois. Je sortis et j'eus l'indicible avantage de contempler la danse des diables. Ce feu, ces corps noirs,

ce bruit, cette agitation, me firent croire que je rêvais, tant j'étais fatigué de voir et d'entendre depuis trois longs jours ainsi passés.

Ivre desons, la tête me faisait mal ; je m'assis pour mieux la supporter, et cédant aux volontés de la nature, je m'endormis quand même. Il faisait jour lorsque je me réveillai ; la danse et les chants avaient cessé. Beaucoup de monde circulait de toutes parts ; personne ne me demandait pourquoi j'étais là, et assurément cette question m'eût fort embarrassé.

Un instant après, Omphinieri vint à moi, cherchant à savoir, et ne comprenant pas qu'il m'eût été possible de m'endormir en présence du spectacle d'une danse si curieuse. « Vous êtes donc malade ? me dit-il. — Malade, non ; mais voici comment : mes yeux ne pouvant supporter l'éclat des feux à travers lesquels semblaient passer et repasser les corps noirs de vos hommes, je jugeai nécessaire de les fermer. Les sons cadencés appelèrent sur moi le sommeil au point de ne pouvoir les rouvrir, et comme c'était l'heure de dormir, vous n'avez pas de peine à comprendre. »

Omphinieri, en véritable homme de cour, me dit alors qu'il comprenait très-bien, seulement que j'avais eu tort de ne pas me vaincre si j'aimais à voir ce qui est beau ; mais que, de l'autre côté, j'avais eu parfaitement raison de dormir, si telle avait été mon envie. Et à part moi, je songeai que l'envie avait dû être suffisamment prononcée pour me

permettre de très-bien dormir, la tête entre les genoux, le corps isolé de tout appui, et cela en plein air, au milieu d'un brouhaha sans égal.

La journée se passa tout entière comme la précédente ; le temps était superbe ; je crus y trouver plus d'entrain, car la chaleur a sur ces peuples une influence marquée. On agita longtemps les questions d'intérêt national, et, sans y songer, je les suivis constamment, entraîné par l'intelligence des gestes, à l'aide desquels je compris parfaitement l'histoire des Amazoulous narrée par un orateur qu'assurément chez nous même on eût trouvé fort distingué. .

Maniousse attira longtemps aussi mon attention. C'était un capitaine de premier ordre, intelligent et vaillant à la guerre, et surtout remarquable par sa taille de 6 pieds 8 pouces, et pour les admirables proportions de son corps. Haranguant Panda à la tête de son régiment, mes yeux étaient constamment fixés sur lui, et lorsque je les reportais sur ses hommes, ceux-ci, par l'effet du contraste, me paraissaient des nains. Maniousse, à qui l'on avait rapporté que j'étais désireux de le voir de près, se détacha dès qu'il fut libre, et vint causer avec moi ; mais pour le faire, comme nous étions debout, j'étais obligé de lever la tête, tandis que lui se baissait comme lorsque l'on veut parler à un enfant : de ma vie je n'ai vu semblable colosse, aussi parfait de forme.

Le soleil allait se coucher ; j'envoyai comme la veille un de mes Cafres vers Panda pour le prévenir de mon dé-

part. A peine ma proposition entendue, le roi s'écria : « Partir ! l'oumlongo veut partir demain matin ! Comment, sitôt ? Mais je l'aime beaucoup, l'oumlongo ; je désirerais qu'il voulût bien rester quelques jours encore. » J'avais fait à mon Cafre sa leçon de telle sorte que Panda finit par consentir à mon départ, et s'empessa de me faire cadeau de deux superbes dents d'éléphant du poids de 50 livres chacune.

Enfin, lorsque je vis venir l'aube du 12 décembre, mes préparatifs étant terminés, je quittai le mouzi royal de Sképèle¹ en compagnie de mes gens, de ceux que Panda avait chargés de porter les dents, et d'une vingtaine de guerriers qui, des bords des deux Om-Philos, étaient venus assister aux fêtes.

A dix heures, nous étions chez Djock, vieux guerrier conservant son titre de grand capitaine malgré son état d'obésité, et jouissant d'une haute considération en raison du grand nombre de ses troupeaux. Ce digne homme nous reçut à merveille, et me témoigna ses regrets de ne pouvoir mettre à ma disposition qu'un seul petit pot de bière, lui, grand capitaine, qui était dans l'habitude d'en avoir toujours à profusion. En revanche, il nous fit apporter une énorme quantité de lait caillé aigri, dont mes compagnons s'arrangèrent fort, à l'exception des porteurs de dents d'éléphant.

Ces hommes, eu égard à leur fatigue, devaient avoir

¹ Sképèle avec un clapement au k.

besoin de plus de nourriture que nous, et je m'étonnais de les voir nous regarder faire. Comme je les questionnais, l'un d'eux m'apprit que, faisant partie des corps spéciaux de Panda, il ne leur était permis de manger autre chose que de la viande, du blé cafre, du maïs, de la bière, des fruits et des racines; que le lait était considéré par eux, hommes de guerre et d'élite, comme une nourriture tout au plus convenable aux enfants et aux femmes. Il est vrai que durant un jour et demi de marche qu'ils furent avec moi sans pouvoir obtenir dans les mouzis autre chose que du lait, ces hommes se soutinrent avec quelques fruits sauvages extrêmement acides recueillis durant la route.

La pluie nous retint trois heures chez Djock; le soleil reparut ensuite, et nous cheminâmes jusqu'à la nuit, que nous passâmes dans un mouzi de quelques huttes seulement. Le 13, vers neuf heures, nous étions encore dans l'ouest d'Om-Grooty, lorsqu'un vieux buffle mâle vint à se montrer sur la pente opposée d'une vallée que nous longions. Je dus me rendre au vœu des étrangers qui m'accompagnaient, et permettre à Kotchobana et Boulandje d'aller le tirer. Un quart d'heure suffit, et l'animal, qui se trouvait être des plus forts, était à nous. Un quart d'heure ensuite, le lieu où il gisait était métamorphosé en boucherie, cuisine et salle de restaurant, chacun avait choisi le morceau qui lui convenait le plus. Souzouana, l'homme le plus haut en grade qui fût avec nous, s'était réservé le cœur; Kotchobana et Boulandje, le devant du poitrail;

moi, qui avais contracté quelque peu les goûts hollando-sud-africains, j'avais arrêté mon choix sur deux tibias, ces fameux os à moelle si connus, et tellement prisés des boers que ces hommes sourient à l'idée d'un *merg-been*. Quant aux autres assistants, ils s'arrangèrent entre eux; il y eut bien quelques disputes, mais courtes, parce qu'il fallait mordre. Dans l'empressement, il y eut bien aussi quelques balafres faites par le tranchant des omkondos, qui, au lieu de la chair du buffle, rencontraient sur leur passage le doigt, la main ou le pied d'un autre dépeceur également acharné. Ces accidents arrivent chaque fois et ne peuvent manquer d'arriver, puisque tous les Cafres que j'ai connus se groupent sur l'animal tué absolument de même que les vautours. Quoi qu'il en soit, le parti le plus prudent, lorsque l'on commande à de tels hommes, est de les laisser faire comme ils l'entendent. Dès le principe, j'avais voulu les voir procéder par ordre, par méthode; j'y trouvais d'un côté économie de temps pour moi, de l'autre, absence d'accidents pour eux, lorsqu'un de ces sauvages me dit : « *Indao ka abantou mouniama, hyasy abantou mouniama, hyasy kakoulou.* » Ce qui veut dire : « Les hommes noirs ont leur manière; allez, les hommes noirs savent bien ce qu'ils ont à faire. »

Durant une heure que nous restâmes sur ce point, un tiers fut mangé et gaspillé, un tiers empaqueté dans des branchages pour être transporté, et le dernier tiers fut placé sur les fourches des arbres voisins, bien revêtu de

feuillage et d'épines ; car mes porteurs d'ivoire songeaient au retour et se créaient là un garde-manger, si les panthères et les vautours ne réussissaient à découvrir les quartiers avant leur passage.

Il était une heure quand nous atteignîmes le sommet d'Om-Grooty. Nous nous y arrêtâmes encore, et sondant les bois comme la première fois, nous aperçûmes d'abord au-dessous de nous quatre éléphants qui cheminaient lentement le long des bords d'une clairière; en deçà d'eux paissait un troupeau de plus de soixante buffles; au delà on voyait de nombreux élans (*Boselaphus oreas*). D'autres troupes se mêlaient à ceux-ci sur divers points, et plus notre oeil scrutait les bois, plus il découvrait de ces animaux; il était facile d'en compter de 4 à 500. Malheureusement, nous n'avions plus une seule balle à tirer; il fallait nous contenter de voir sans rien tenter.

Lorsque je donnai le signal du départ, Souzouana me fit observer que les éléphants marchaient à nous couper le chemin; je n'en tins aucun compte. Nous descendîmes, et personne ne voulant marcher le premier, je me vis forcé de garder la tête. Quoi qu'il en soit, nous ne nous rencontrâmes pas avec ces énormes animaux. En toute autre circonstance, c'eût été mon plus grand désir; cette fois, c'était presque avec crainte que j'y pensais.

Le même soir, mais une heure après le coucher du soleil, j'arrivai à mon camp, accompagné d'un seul Cafre, les autres n'ayant pu me suivre à cause de ma rapidité et

de leurs fatigues. J'éprouvai en revoyant mon chez-moi cette jouissance de retrouver ses pénates. Henning m'attendait avec impatience; il avait une lettre à me communiquer, puis à me faire part de l'acquisition d'un animal intéressant, et en outre mille choses à me dire. Aussi le café se prolongea-t-il jusqu'au delà de minuit, et ma pipe consolatrice fut-elle dix fois rechargée.

CHAPITRE XVII.

Houahouaho. — Causes qui l'amènent chez moi. — Ses dire. — Diverses chasses.

Richard King me donnait encore avis de la présence d'une grande espèce d'antilope à lui inconnue, qu'il avait rencontrée près de la baie de Sainte-Lucie. Et en même temps Henning me déployait la peau d'une femelle de cette espèce, principalement remarquable par le long poil qui garnissait le cou en forme de crinière de lion, et par un demi-cercle blanc large de deux doigts qui ceignait la croupe. Pour notre usage personnel, nous baptisâmes aussitôt cette espèce de trois noms, entre lesquels nous choisîmes plus tard, lorsqu'il me fut donné de tuer un mâle :

leeaww-book, bouc-lion, *waater-book*, bouc aquatique, et *eezel-book*, bouc-âne, lui convenant également en ne considérant que la femelle; mais comme le mâle ne porte pas au cou cette distinction si saillante de la femelle, comme le mâle ressemble moins à l'âne, nous dûmes abandonner la première et la dernière dénomination et nous décider pour la seconde, en raison des habitudes de cette espèce, qui aime à passer les chaudes heures du jour dans le lit peu profond des rivières, où elle se couche comme faisaient aussi fréquemment les buffles dans les rivières d'Om-Philos.

Ce ne fut qu'après mes chasses terminées que j'appris qu'elle avait été décrite par Burschell sous le nom de *Kobus ellipsiprymnus*.

Henning, témoin du plaisir que me faisait éprouver la possession d'un animal que je ne soupçonnais pas, se hâta de mettre à profit les bonnes dispositions dans lesquelles j'étais à son égard. « Nous avons fait une autre acquisition, me dit-il. — Laquelle, s'il vous plaît? — Nous sommes à court de monde, comme vous le savez; nous ne pouvons en avoir trop pour les travaux que nous poursuivons : un Cafre, un Zoulou s'est présenté, j'ai cru bien faire de l'accepter provisoirement jusqu'à votre retour. — S'il est ici, qu'il vienne, je veux le voir. — Houahouaho! Houahouaho! » cria Henning.

Il vint alors un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, beau de forme et de tournure, à l'œil enfoncé, noir

et brillant; au maintien modeste et quelque peu timide.

« Comment t'appelles-tu? — Houahouaho. — Quel but t'amène ici? — Maître, Henning le sait; Henning peut vous le dire; Henning a dû vous le dire. — C'est toi qui dois parler. J'attends pour écouter ce que tu me diras : parle. — Maître, j'étais garrotté, à la veille d'être mis à mort, lorsque Om-Kondo (assagaye), l'homme d'affaires d'Hans Delange, traversa le mouzi où j'étais détenu. Om-Kondo, ayant eu connaissance de ce qui se passait, eut recours à son influence pour me faire échapper, et personne n'osant se compromettre, il dut lui-même couper mes liens, ajoutant que le seul parti que j'eusse à prendre était de venir ici chez vous. De là ici, il y a dix heures de soleil; j'ai fait la course d'une seule traite. Vous étiez chez Panda. Je trouvai Henning, qui me dit : Reste jusqu'à ce que vienne le maître. Maître, vous voilà venu; si vous ne me gardez pas, j'espère que vous ne me renverrez pas à Panda. — Houahouaho, pour quelle cause Panda voulait-il te faire assagayer? — Maître, j'aimais une *intombu*, jeune fille, celle d'un capitaine habitant un mouzi peu distant du mien. Elle m'aimait aussi, elle. Vous savez ce qu'il arrive quand on s'aime. Nous nous aimions tant! Tout arriva, tout fut su. Le capitaine, furieux, porta plainte; je fus saisi, et déjà je vous ai dit le reste. — Pourquoi donc? Est-il d'usage ici de faire tuer celui qui a eu commerce avec une jeune fille? — Ah! certainement, quand les plaintes sont portées par les parents

de l'intombu, et quand l'*imphana*, jeune homme, est un *om-phogazane*¹, qu'il ne possède point de vaches pour l'acquérir, alors il ne peut que payer de sa vie l'offense commise. Moi je suis un imphana, un om-phogazane; pas de vaches : voilà pourquoi j'allais être tué. — Houahouaho, je ne sais pas si tu dis vrai, car j'ai ouï dire que le *schlabonka* était toléré ici dans le pays des Amazoulous comme à Natal. — Vous avez raison, maître; mais, tout en reconnaissant que vous dites vrai, permettez-moi de vous faire observer que vous avez confondu. »

Puis alors Houahouaho, s'aidant de quatre doigts interposés, me fit comprendre que le *schlabonka* à interposition était une violation des usages établis; qu'à superposition, au contraire, c'était un acte licite, d'autant qu'il ne pouvait, suivant leurs idées, en résulter aucune conséquence. C'est seulement de cette manière qu'un homme qui ne possède qu'une femme est reçu par elle aussi longtemps que dure l'allaitement. Je doute que l'on puisse trouver mauvaise cette précaution, car dans aucun pays du monde les enfants ne sont mieux faits ni mieux venants; nulle part ils ne sont moins criards, moins pleureurs que chez les Amazoulous, dont la race est si belle.

On tient, je le sais, à ce qu'un voyageur dise tout. Pour ma part, j'étais fort embarrassé de faire comprendre cet usage sans dire trop. Pour beaucoup je n'aurais certainement point assez dit; mais il m'importe peu d'être fai-

¹ Expression équivalente à celle de manant, pauvre diable.

blement intelligible envers ceux dont l'esprit ne devine pas tout d'abord; ce qu'il m'importait davantage, c'était d'être exact en disant vrai, sans blesser la susceptibilité de chastes oreilles.

Je gardai Houahouaho chez moi, après lui avoir bien fait entendre qu'il m'était impossible de lui accorder ma protection si Panda le réclamait; mais qu'en pareil cas j'userais de tout mon crédit sur l'esprit du prince afin d'obtenir sa grâce, et que j'espérais mener les choses à bonne fin.

Houahouaho me remercia simplement, presque froidement, comme font les Cafres; mais par sa conduite et son empressement à me servir aussi longtemps que dura cet état d'incertitude, je pus voir qu'il cherchait à se rendre indispensable auprès de moi. Il était bon, officieux pour ses nouveaux camarades, dont il allégeait le service, et quand je lui eus mis un fusil entre les mains, deux jours lui suffirent pour tirer comme les plus adroits.

Le 14 décembre, j'envoyai deux des miens à Omschlaty-Omkoulou, avec mission de chercher des éléphants, de les chasser, et de nous les faire passer s'il était possible. J'eusse désiré pouvoir y aller moi-même; mais, retenu par la préparation de nombre d'animaux, je me vis contraint de faire le sacrifice d'une partie de plaisir aussi attrayante.

Le 20, mes hommes me revinrent après avoir parcouru plus de 50 lieues; ils avaient dépassé l'Omschlopu vers

le haut de l'Omschlaty-Omkoulou ; ils s'étaient portés vers la *Mouniama*, qu'ils avaient descendue longtemps, et sur les bords de laquelle ils avaient rencontré une troupe de quarante éléphants. Mes Cafres n'avaient pas osé les attaquer, s'imaginant alors que le grand nombre de ces animaux leur ferait courir plus de dangers que s'ils eussent été isolés. C'était une erreur ; mais à cette époque ni moi ni mes gens ne savions encore ce qu'était la chasse de ces colosses. Quant aux buffles, cannas, coudous, petites antilopes de diverses espèces, sangliers et couaggas, nos succès de chaque jour dépassaient nos espérances ; nous alimentions de viande les mouzis voisins, et grâce à nous, plusieurs centaines de personnes vivaient dans une abondance à elles inconnue jusque-là ; or pour ces services marqués, qui ne nous coûtaient que de la poudre et des balles, nous recevions fréquemment du lait, de la bière, et l'assistance de ceux dont les bras pouvaient nous être utiles.

Cependant, quelque grand que soit l'appétit des Cafres pour la viande si belle, si exquise du buffle et du canna, je vis presque venir le temps où les porteurs allaient nous faire défaut, tant nos voisins s'en trouvaient rassasiés. C'est qu'aussi à cette chasse, qui n'était encore que la petite, lorsque nous nous étions répandus séparément dans les bois durant une journée, le soir au retour nous comptions souvent tuées de huit à douze pièces, telles que buffles et cannas. Le poids de toutes pouvait dépasser quel-

quefois 15,000 livres, et même atteindre le chiffre de 20,000.

Assurément la centième partie de tout cela était encore plus que suffisante à nos besoins; mais l'homme est essentiellement destructeur. Souvent il nous arrivait de tuer dans le seul but de prouver quelqu'adresse, ou pour un os à moelle, ou pour une queue. L'animal tombait d'abord, ensuite le chasseur produisait un prétexte presque toujours frivole.

L'empêcher alors n'était pas en mon pouvoir, car moi-même tout le premier je donnais le mauvais exemple. Les hyènes et les vautours recueillaient le bénéfice de nos folies, et les lions aussi quelquefois, eux que je croyais trop nobles pour dévorer la proie couchée bas par le chasseur, et voici comment nous l'apprîmes. Il restait encore quatre heures de jour; Henning s'était mis en chasse et avait tué lestement un buffle, un couagga et un canna. Après avoir levé la peau du couagga, songeant que le canna pouvait fort me convenir, mais que le temps lui manquait pour ce travail, il s'était mis en devoir de couvrir l'animal de branches épineuses de mimosas, et de planter à côté un bâton surmonté de son chapeau de feutre, persuadé qu'à l'aspect d'un tel épouvantail, conservant les émanations de l'homme, les hyènes, les renards, les panthères, les lions, les vautours n'oseraient approcher.

A dire vrai, j'eusse été quelque peu de cette opinion. Pleins de confiance, nous cheminâmes le lendemain matin

vers le point où gisait le canna. « Voyez, me dit Henning, ces vilains vautours là-bas perchés au sommet de mimosas ronds; c'est là, là même au pied qu'est notre bel animal. » En un instant nous y étions rendus.

A la place de notre proie, les branches étaient éparses en désordre; l'herbe, foulée, déchirée, laissait voir la terre poudreuse signée par des lions; les pierres étaient noircies du sang du canna. Rien, rien, que la tête retrouvée à 20 pas dans un épais buisson, mais rongée et simplement reconnaissable par les cornes.

« Et mon chapeau! fit Henning par trop mystifié. — Comment, aussi parti! — Vraiment parti. Ce diable de lion s'en sera coiffé. — C'est une véritable perte pour vous, puisque vous n'en avez pas d'autre. — Oui, une perte bien sentie par le soleil qu'il fait. Il ne me reste qu'un seul parti à prendre. — Lequel? — Celui de me tailler avec de la poudre et des balles un chapeau neuf dans la vieille peau de ce gaillard-là. — Henning, prenez garde de vous tromper; je crois que vous ne nommez pas l'auteur. Réfléchissez, et vous reconnaîtrez qu'un lion est un trop noble sire pour faire de son ventre votre garde-robe. — Vous voulez dire que ce sont ces pleureuses de hyènes? — Oui, et je n'en soupçonne pas d'autres qu'elles; elles qui, pour un peu de graisse rancie, se plaisent à ronger des os datant de plusieurs mois, sont seules capables du tour dont vous avez tant de raison de vous plaindre. — Soit donc; mais celle dans le lot de laquelle il sera tombé

aura fait un bien maigre souper. — Pas si maigre, Henning; il y a longtemps que vous portez ce feutre. — Pas déjà si longtemps, deux ans au plus. — Deux ans, c'est un laps plus que suffisant pour qu'un feutre reluisse. Ne le regrettez pas trop; j'ai l'avantage de pouvoir vous en offrir un autre aujourd'hui même. »

Toutefois ma proposition ne fit pas revenir au cœur d'Henning sa gaieté habituelle : c'était surtout la perte d'un vieux serviteur qu'il regrettait. Tant il est vrai que l'on s'attache sincèrement à des riens en raison de leurs services, dans les contrées où les modes sont inconnues, et aux yeux de telles gens nous passerions pour des ingrats, nous qui délaissions volontiers le vieux pour le neuf.

Aux larges traces des lions dont les empreintes étaient çà et là recouvertes par celles des hyènes, il nous avait été aisé de reconnaître que les lions avaient entamé les premiers notre canna; les hyènes n'étaient venues qu'après la retraite des maîtres. La place nettoyée, d'autres arrivant trop tard avaient dû se contenter du feutre renversé dans l'action brutale de manger de ces animaux.

Cette fois pour la première, et souvent dans la suite, je pus acquérir la certitude qu'à l'état libre le lion ne vit pas seulement de sa chasse : les animaux morts lui sont bons; mais il les veut frais, et je tends à croire qu'il n'y touche volontiers qu'autant qu'ils sont intacts. Si le gibier est abondant et facile, le lion mange ce qu'il juge nécessaire et s'en va. Si, au contraire, la chasse lui rapporte plus de

peines et de fatigues que de profit, le lion, après avoir satisfait son appétit du moment, reste à quelques pas blotti sous le buisson le plus voisin. De là, il défend l'approche de sa proie à tout carnassier de nuit et de jour. Il a peu de peine avec les quadrupèdes, qui, reconnaissant sa force, obéissent sans réflexion, et se tiennent en observation à 25, 30 ou 40 pas, attendant que l'occasion se présente, que le seigneur et maître quitte la place d'un pas ferme et grave, et leur abandonne les débris de son royal repas; mais ceux qui lui donnent de l'occupation, ce sont les vautours, lesquels s'abattent, saisissent et enlèvent toujours quelque chose, en dépit du saut du roi des forêts et du jeu de ses pattes.

CHAPITRE XVIII.

Excursion à la baie de Sainte-Lucie. — Noboka. — Chasse aux hippopotames. — Chute du premier éléphant. — Comment procédaient les Cafres à la chasse des hippopotames. — Cafres makazanes.

Depuis quelque temps, Henning m'avait témoigné le désir de pousser une pointe jusqu'à la baie de Sainte-Lucie, qui nous restait à l'est, distante de 20 à 25 lieues. Je n'avais pas jusqu'ici jugé convenable d'accéder à sa

demande, vu que moi-même je désirais visiter ce point. Le temps était venu pour nous de mettre à exécution ce projet facile, et j'en prévins Henning, en fixant le jour du départ au 27 décembre.

Le 26 se passa donc en apprêts, nettoyage et rectification de nos armes, et le jour suivant, au lever de l'aurore, nous étions en marche sans guide et sans instructions. Je n'avais que la direction approximative de la baie par rapport à notre point de départ, et, pour ne pas m'en écarter, un simple compas de poche de la grandeur d'une montre ordinaire.

Mes Cafres étaient fort intrigués, voyant que, sans jamais l'avoir parcourue moi-même, j'avais la prétention de les conduire à travers une partie de la contrée et de les faire arriver à coup sûr à la baie de Sainte-Lucie, que par corruption ils nomment Om-Sonndouss. Bien plus, dans l'usage que je faisais de mon compas pour relever quelque point saillant qui pût servir de but pour un temps, mes hommes, dont l'œil se fixait sur l'aiguille mouvante qu'ils voyaient revenir toujours au même point, trouvèrent cela d'autant plus surnaturel qu'ils n'y comprenaient absolument rien. Pour eux, c'était du sortilège; ils me l'observèrent ainsi, et, afin de faire tomber la question, j'avouai que ce n'était autre chose qu'un instrument d'om-tagaty, mais incapable de faire mal.

Après deux heures de marche à l'est-sud-est, route que nous avons dû suivre à cause des détours de l'Om-Pho-

lozie et des continuelles montées et descentes, une masse de vautours surgissant d'un point peu éloigné attira notre attention. C'était un grand rhinocéros simus qui gisait là mort de deux balles adressées douze jours avant par mes deux plus mauvais chasseurs, Wilhelm et Nanana. Vers midi, je tuai un buffle énorme. L'instant d'après, Henning en tuait un autre. Alors la chaleur vraiment assommante et le manque d'eau sur ces points nous fit rallier les bords de l'Om-Pholozie, rivière non loin de laquelle nous nous réfugiâmes dans un mouzi assez considérable, appartenant à un capitaine de premier ordre, mais pauvre, lequel possédait aussi parmi ses femmes l'une des nombreuses sœurs de Panda, la plus belle d'entre toutes.

Nous nous empressâmes d'offrir à nos hôtes nos deux buffles, indiquant simplement le lieu où ils restaient, comptant bien obtenir en retour *tchouala*, *amas*, *mabélé*, *ombyla*, tout ce dont ils pouvaient disposer en notre faveur. Malheureusement, par trop de discrétion, j'avais défendu aux miens de rien demander, préférant attendre l'offrande si agréable à nos palais secs et brûlants, et rien ne venait. Le besoin était là. Je dus rompre ma règle de conduite. Je sollicitai, et des provisions assez mesquines parurent ensuite, présentées d'une manière tendant à me faire mal augurer des dispositions du chef.

Comme pour de bons procédés j'en voulais d'autres en échange, je le fis venir, et je lui expliquai clairement et brièvement combien j'avais lieu d'être mécontent de l'ac-

cueil qu'il me faisait. A mes dires, cet homme ne répondit que par un silence qui signifiait persistance. Alors, parfaitement convaincu de la réflexion qu'il mettait à agir ainsi, je l'assurai que je dirais un mot de lui lors de ma prochaine visite à Panda ; que ce mot pouvait avoir pour lui de fâcheuses conséquences, d'autant plus que la volonté du roi était qu'un digne accueil me fût réservé partout dans ses Etats.

Quoique je ne l'eusse pas ménagé, quoiqu'il dût être intimement convaincu de la vérité de mes assertions, le drôle n'en tint pas compte, et, sans l'obligeance de quelques hommes du commun, nous eussions peut-être manqué du nécessaire. Kotchobana, d'origine zoulouse, qui connaissait bien le caractère et les usages de ces peuples, voyait de mauvais œil ma façon trop délicate de procéder chez eux. Suivant lui, nous eussions dû nous faire donner ou prendre nous-mêmes tout ce qui était à notre convenance. « Les blancs, disait-il, ont battu les Amazoulous dans la guerre. S'ils ne les ont pas tués tous jusqu'au dernier, c'est qu'ils ont voulu qu'il en restât. Eh bien, ceux qui restent aujourd'hui sont les très-humbles serviteurs des blancs. » De la façon leste et libre dont le brave homme entendait les choses, il eût voulu me voir agir là comme en pays conquis.

Malgré sa logique, je ne l'écoutais pas : car tout d'abord ces moyens me répugnaient par leur nature ; puis ne savais-je pas qu'en les pratiquant on se fait détester tout

d'abord et assommer ensuite? J'aimais mieux avoir l'air moins conquérant et dormir plus tranquille.

Une heure avant le coucher du soleil, Henning et moi nous allâmes visiter les environs. Notre promenade nous conduisit sur une hauteur qui brusquement se terminait à pic, et de laquelle nous pûmes jouir d'une vue immense et des plus pittoresques. Onze sinuosités de la rivière Om-Pholozie, vrais serpents d'eau luisante, comme disent les Amazoulous *Iniouka*, rampaient dans la contrée. Sous nos pieds, à cause de la hauteur, la rivière coulait invisible pour nous; au delà une belle et luxuriante forêt; plus loin, une vaste et verte plaine où paissaient tranquillement de nombreux troupeaux de buffles et de cannas, image bien propre à rappeler les premiers temps de la création, et que l'on ne retrouve que là où l'homme est rare et surtout où les échos sont restés vierges du frapement des retentissantes détonations.

Le 28, sans trop nous déranger de notre route, nous allâmes sur la gauche visiter un lac habité par une troupe de trente hippopotames. Le lieu était peu propice pour espérer réussir; car, où les abords étaient accessibles, la distance était trop grande pour le tir, et nul point plus rapproché de la place où venaient respirer ces animaux ne permettait au chasseur de s'y tenir, parce que les roseaux étaient trop denses et trop hauts, l'eau trop profonde ou revêtue d'herbes flottantes dont le tissu n'aurait supporté le poids d'un homme autrement que s'il eût marché sur des

raquettes. Nous y tirâmes quelques coups seulement, afin de prouver à nos compagnons notre bonne volonté. Nous partîmes, et trois heures ensuite nous étions sur les bords d'un autre lac allongé qui me parut formé par les eaux de la rivière de Sélène. Nous y blessâmes deux hippopotames, et après le laps de temps écoulé, comme rien ne venait à la surface, nous quittâmes les bords, afin de traverser avant la nuit une partie de vallée plate et sablonneuse chargée de grands roseaux, laquelle nécessitait un long détour.

Il était assez tard et nous étions harassés de fatigue, lorsque nous gagnâmes un misérable mouzi où l'on nous reçut de bon cœur. C'étaient de pauvres gens qui nous donnèrent ce qu'ils avaient ; ils nous firent même participer à leur misère, tout en nous offrant leur plus confortable hutte. Il me fut impossible d'y fermer l'œil, des myriades d'insectes nous dévoraient ; les ampoules, par leur nombre, étaient insupportables : c'étaient mille et mille points du corps piqués à la fois par de petits individus qu'ensuite je sus être des fourmis rouges, mais qu'alors je ne soupçonnais aucunement, n'ayant encore eu nulle occasion de faire leur connaissance.

Toute patience épuisée, je quittai la cabane pour me coucher en plein air ; mais je devais tomber de Charybde en Scylla. Je comptais gagner au change ; c'était une erreur, et j'avoue que les millions de moustiques, ces clairons aériens qui sonnent la charge et piquent de leur aiguillon empoisonné, me firent presque regretter l'envahis-

sement des armées de fourmis rouges. Je n'avais qu'une seule ressource : ma pipe. Je restai totalement revêtu d'une couverture de laine, accroupi et fumant le tabac par une issue la plus étroite possible. C'est ainsi que j'attendis le jour, qui force à rentrer chez elles ces hordes innombrables. Dès qu'il parut, je cédai au sommeil, affaissé sur moi-même. Vers huit heures, ses rayons me brûlant le visage, je fis un bond ; chacun était prêt, et nous laissâmes derrière nous de braves gens dont nous nous promettions bien de ne plus solliciter l'hospitalité.

Nous prîmes la direction du mouzi de Noboka, le plus voisin de la baie de Sainte-Lucie, quoiqu'il en soit encore distant de 8 à 9 milles, et ce ne fut qu'après une marche fatigante que nous y arrivâmes une heure avant le coucher du soleil. Partout sur la route, dans les moindres vallées, nous avons eu à traverser des marais profonds de 2 à 3 pieds, reposant sur une terre noire et comme tourbeuse. Les sangsues y abondaient et s'attachaient à nos jambes. Comme ces marais devenaient trop fréquents, et qu'au passage de chacun d'eux je retirais mes vêtements, je jugeai plus commode de me faire porter par mes gens, pour lesquels c'était une jouissance que ces bains répétés qui, chez eux, dissipaient la fatigue.

Lorsqu'il ne nous restait plus que quelques heures de marche pour arriver, nous trouvâmes des plaines de sable où croissent des herbes sûres, comme celles que l'on rencontre proche de la baie de Port-Natal. Là aussi la végétation

tion n'était plus celle d'Om-Philos; dans ces plaines il n'existait guère que des palmiers et des buissons de peu de hauteur : c'étaient ceux que les boers nomment *wild-klaapper-noot*, cocotier sauvage ; *wild-dattle-boom*, dattier sauvage, puis des espèces de palmiers nains, des lataniers et divers bananiers également sauvages.

Tout respirait là un air plus tropical, c'était plutôt l'Afrique; la chaleur y étant plus active, la forme des huttes s'en ressentait : c'était un autre style de construction ; elles semblaient faites pour abriter plutôt contre le chaud que contre le froid. Dans la partie supérieure de l'Om-Philos, à partir de 25 lieues de là, le maïs commençait à croître, et il était déjà mûr depuis quelque temps à la baie de Sainte-Lucie. Mes gens et moi nous nous regalâmes amplement des nombreux épis qui nous furent présentés.

Aussitôt arrivé, je me rendis à la hutte de Noboka que distinguaient ses vastes proportions. Noboka était parmi les principaux capitaines de Panda l'un des plus dignes ; il était riche de femmes, mais pauvre de bestiaux ; pauvre par excès de patriotisme, vu que tout ce qu'il avait possédé avait été mis par lui à la disposition des Amazoulous réfugiés sous Panda à Natal, et de cet énorme sacrifice il n'avait rien recueilli, Panda prétextant, malgré ses 50,000 bœufs et vaches, qu'il était encore trop pauvre pour acquitter sa dette.

J'attendais Noboka en dehors de sa hutte. Il vint bientôt. C'était un homme de taille moyenne, mais d'une ron-

deur et d'une corpulence telle que je ne sache personne capable de lui être comparé. Il répondit en bâillant à mes salutations; Noboka se réveillait d'une longue sieste, et sans me répondre par des paroles il me tourna le dos et sortit du mouzi par une issue privée, suivi de son omdouna.

Jamais je n'avais été l'objet de tant d'impolitesse, car tel était le mot dont je croyais devoir qualifier cette conduite tout au moins déplacée, et je me prenais à croire que Noboka se considérait comme un trop grand et puissant capitaine pour se gêner avec moi. Au moins en admettant cette version j'étais consolé, en supposant qu'il n'y avait de sa part aucune intention de me désobliger. Cependant, et je me hâte de le dire, dès le soir même je reconnus que je m'étais trompé en croyant à une impolitesse quelconque : j'avais surpris Noboka à contre-temps ; il dormait encore quand il s'était présenté à moi, il m'en fit lui-même ses excuses, conversa d'une manière spirituelle et se montra pour moi d'une amabilité extrême en m'offrant tout son monde lorsqu'il s'agirait de chasse.

Le 30 décembre 1844, dès le point du jour, je m'étais mis en mesure de profiter du monde dont Noboka voulait bien me laisser la libre disposition. Les hippopotames abondaient dans un lac éloigné de 6 milles ; il fallait y arriver de bonne heure ; et d'après la belle description que l'on nous faisait de ses bords, il faudrait que nous fusions bien malheureux si nous n'en obtenions au moins un ; et un seul hippopotame, pesant 4,000 livres, pour

tout ce monde n'était pas trop ; ce pouvait être à peu près suffisant pour un souper. Quant à moi, j'y tenais d'autant plus que Noboka paraissait le désirer ardemment, et que, pour me faciliter la réussite, il avait eu la prévenance de charger des porteurs de bière de me suivre partout, afin que la soif ne fût pas une cause d'insuccès. « L'eau, avait-il ajouté, affadit l'estomac et rend faible ; la bière donne de la force et du courage : buvez-en, ne la ménagez pas, et vous réussirez. » Noboka avait raison, et je l'en remercie mille fois du plus profond de mon cœur ; car tous mes succès d'ensuite n'ont été que la conséquence de ce jour-là ; et ceux-là, je l'avoue, sont sortis du pot de bière, présent de Noboka.

Après une demi-heure de parcours, nous pénétrâmes dans un bois humide, en partie composé d'arbres que je n'avais encore vus nulle part, et qui, par leur mode de feuillage, avaient je ne sais quoi d'européen. Il y avait là bon nombre de coquilles terrestres que ne n'avais ni le temps ni la facilité de recueillir et de rapporter. C'était le premier endroit qui m'en offrait ainsi depuis mon arrivée en Afrique. L'humidité était certainement la cause déterminante de leur grand nombre. J'eusse dû tout au moins en prendre à la hâte quelques espèces ; mais, en présence des grandes choses, les petites sont négligées ou plutôt rejetées avec mépris. Quoi ! moi, grand chasseur ce jour-là, je me fusse abaissé jusqu'à ramasser ces riens de la création ! Sottise ! Cette réflexion l'emporta, je cédaï

aux pressentiments qui me dominaient, et les escargots purent tranquillement continuer leur lente procession.

Nous suivîmes plus d'une heure encore un joli sentier qui longea bientôt un lac de forme allongée, comme l'est une rivière, tandis qu'à notre droite la mer nous restait à 2 milles, mais séparée de nous par des dunes bien boisées. Comme nous avions des éclaireurs, l'un d'eux revint nous prévenir de garder le silence le plus absolu. « Maître, dit-il, là-bas, pas bien loin d'ici, quatre-vingts ou cent hippopotames sont sur un bas-fonds, groupés et couchés, en partie hors de l'eau. »

J'enjoignis à tous nos hommes inutiles de rester là, ne prenant avec moi que mes chasseurs et les porteurs de munitions. Bientôt après nous étions sur le bord, exactement en face de la réunion de nos monstres, que nous ne pûmes nous empêcher de contempler avec étonnement. Kotchobana et Boulandje étaient ravis d'aise ; tout Cafres qu'ils étaient, jamais rien de semblable ne s'était offert à leur vue. Ils ouvraient les yeux et la bouche. Et lequel aussi pourrait me dire avoir vu en d'autres lieux une troupe aussi nombreuse assemblée sur un si petit espace, découverte et si proche (110 pas)? Il fallait que ce fût le lac d'*Omsonndouss* pour en être ainsi.

Pourrez-vous réussir à vous figurer une centaine de ces animaux aux formes rondes, lourdes et massives, aux corps gris, aux oreilles petites, transparentes, couleur de chair, aux mufles énormes et ronds, groupés à se tou-



cher sans symétrie aucune, occupant à peine un espace de trente-cinq à quarante pas? Aux mouvements d'un voisin, dont un vieux mâle se trouvait gêné dans sa sieste au soleil, celui-ci répondait par un *hon hon* ronflant; un autre levait la tête, afin de sentir plus haut pour s'assurer si des ennemis étaient dans le voisinage (des hommes, s'entend).

Un instant s'écoule; l'eau se soulève en anneaux grandissants d'un centre situé à trente pas de la troupe couchée; une tête apparaît, informe, hideuse, tête grise : c'est le plus vieux du fleuve. Son corps se découvre peu à peu, et, porté sur ses courtes jambes qui disparaissent dans le sable, il rallie ses compagnons. Malgré son âge, personne ne se dérange. Il tourne peu, trouve une demi-place, s'y affaisse lourdement, froissant un jeune, qui, mécontent, se relève et en cherche une autre. Kotchobana était tout aussi neuf que moi à la vue d'un pareil spectacle, et peut-être non moins amateur d'en jouir; mais voir n'est pas avoir. Henning était aussi là, et pour lui 10 livres de *zee-koe-spek* dans la chaudière étaient préférables à cent hippopotames dans la rivière. Tel était son raisonnement d'habitude, et à son point de vue comme d'après ses goûts, je ne pouvais le blâmer.

« Allons, postons-nous, chaque fusil sur la fourche et chacun paré. Vlan! vlan! vlan! A moi le premier coup. Attention! Y êtes-vous? — Oui. » Berdoum, oum, oum, oum... firent les échos, et fla, fla, fla... ouf, là... roum,

roum... hon, hon... Padadouff! firent les monstres fuyant à l'eau.

Pas de panique au monde ne cause plus de précipitation, de désordre, d'encombrement. Nos baigneurs, malgré leur poids, se passaient sur le corps les uns aux autres. Encore un peu, et nous eussions espéré retrouver les plus petits écrasés par les plus gros dans la débâcle. A coup sûr, il y aura eu quelques côtes enfoncées, outre nos quatre coups de fusil qui portèrent, mais en plein corps seulement. L'eau soulevée par le déplacement clapotait sous nos pieds contre la rive, dont les trous paraissaient se plaindre comme si un navire de 200 tonneaux eût été lancé, et au milieu du remou se montraient çà et là des têtes qui, étonnées, se rapprochaient de nous pour gagner l'eau profonde et échapper à une attaque dont elles redoutaient les effets.

« Allons, garçons, attrape à recharger et leste! » Et les balles pleuvaient sur ces têtes. Une disparaissait, une autre se montrait à côté, qui saluait immédiatement sous nos coups. En moins de deux minutes, huit têtes soufflèrent le sang. L'instant d'après, et vu notre fusillade incessante, doublée par les échos, les monstres s'éparpillèrent sur un large espace, et chacun de nous choisit tel point qui lui paraissait préférable. Durant la première demi-heure, je comptai sept blessés de mes balles tirées devant l'œil, coups sans résultats il est vrai, mais qui, gênant ces animaux, les forcèrent à reparaître plus fréquemment et plus

longtemps à la surface, et par cela même nous laissaient plus de chances de réussite.

Mais le dirai-je? malgré la puissance de nos fusils d'un douzième de livre, malgré nos balles de plomb mélangées de deux dixièmes d'étain, malgré notre adresse, bien que nous eussions atteint à la tête, mes gens et moi, plus de vingt hippopotames, vers trois heures et demie, rien encore n'était venu flotter sur l'eau. J'allais presque ajouter foi à cette fable d'un boer, qui m'avait assuré que l'hippopotame blessé à mort saisissait de ses canines, sur le fond du lit, une racine ou une roche fixe à laquelle il restait adhérent après sa mort. J'avais la conscience de tirer juste, le guignon seul pouvait peser sur mes gens et sur moi, et vexé d'une fortune contraire, je pris mes deux Cafres dans le seul but d'utiliser ma journée par une inspection de la baie de Sainte-Lucie, dont je me proposais de prendre le croquis.

Me voilà donc parti, délaissant la chasse sur laquelle j'avais compté pour obliger nos hôtes. Nous quitions à peine depuis quelques instants les rives du lac, que je vis Henning venir à nous, lui que depuis également quelques heures nous n'entendions plus tirer; il était allé sans m'en prévenir visiter la baie de Sainte-Lucie, qu'il disait être un petit mauvais trou, à peine le quart en diamètre de la baie de Port-Natal, dont la barre ne semblait pas pouvoir être franchie par un petit navire, peut-être pas même par une embarcation légère. Vingt minutes nous en séparaient;

Henning nous en indiqua le chemin qu'il avait suivi.

Là, devant nous, s'ouvrait une plaine d'un mille à un mille et demi. Sèche alors, elle devait être inondée dans la saison pluvieuse ; car elle était couverte de roseaux, de glayeuls et d'herbes scies, toutes plantes aimant les terrains marécageux. Sur le côté droit, en s'arrondissant vers le haut, étaient des bois épais à l'intérieur, clair-semés sur les lisières ; par delà c'étaient des dunes de sable blanc, lesquelles dominaient, et plus loin la mer ; tandis que, vers le côté gauche, Om-Pholozie coulait à un mille, se rendant à la fausse baie de Sainte-Lucie, où elle décharge ses eaux.

Mes espérances de chasseur déçues me faisaient regretter nos balles tirées en vain ; mon amour-propre aussi souffrait de ce que notre adresse, prouvée pour nous, ne nous avait rapporté aucune preuve matérielle à offrir aux gens de Noboka. Mécontent, je cheminais sans rien dire, quand un Zoulou, s'arrêtant et indiquant un corps noir isolé dans la plaine, prononça le mot : « *Uncklove!* » Un éléphant ! Il nous était facile à tous de voir le point noir indiqué, mais non de discerner parfaitement toutes ses parties.

Cependant notre observateur reçut une réponse unanime : « *Ka uncklove! inyaty!* » Un éléphant ! non ; mais un buffle ! L'animal, car c'en était un, était précisément dans la direction suivie par nous. Cent cinquante pas franchis, et nous nous arrêtâmes. « C'est un éléphant, par Dinggaan ! dit un Zoulou ; j'ai vu sa trompe. » Et chacun

d'ajouter : « C'est vrai ! » Car tous les yeux étant fixés à la fois sur lui, le mouvement n'avait échappé à personne. En cet instant, j'avoue que je ne me sentais plus de joie ; je bondissais de plaisir anticipé. « Eh bien, Kotchobana, j'espère que celui-ci va payer pour les hippopotames de tantôt. Allons, ton fusil est-il bien chargé ? Es-tu sûr de ton coup ? Voyons ! » Et je m'assurai par mes yeux. Quant à l'arme de Boulandje, je ne pris pas ce soin ; je comptais peu sur son adresse. « Attention ; surtout de la prudence, du sang-froid, de l'adresse, et il est à nous. Imphana, passe-nous la bière. » Nous nous désaltérâmes ; l'occasion en valait bien la peine, et laalebasse vide roula par terre. « Vous autres abaphanas, vous qui portez des munitions, vous nous suivrez dans le bois ; vous n'en sortirez point. Mais pas un mot ; ne brisez pas des pieds une branche sèche. Par Dinggaan ! si l'éléphant déguerpit pour cette cause, c'est une balle que je vous envoie. C'est entendu ; allons ! »

Nous entrâmes dans le bois dont nous longions la lisière en dedans, afin de mieux couvrir notre marche.

Jusqu'à là, dans toutes les chasses auxquelles j'avais pris part, Kotchobana y étant, c'était sur lui que je me reposais du soin de consulter le vent, de suivre les traces et de voir ; car, pour devenir lui-même bon pistier, un blanc doit étudier sans cesse, et nos yeux ne sont point aptes à saisir les divers caractères comme ceux d'un Cafre. Pour eux, l'animal a comme signé son nom, son sexe, sa taille

partout où il a passé; bien plus, les Cafres reconnaissent depuis combien d'heures ou de jours, et l'on peut se fier à eux; rarement ils se trompent. Cette fois encore, c'était lui qui devait nous guider; mais, probablement en raison de la fièvre qu'il éprouvait comme moi, je veux dire ce mélange de peur et de plaisir qui fait battre le cœur contre les côtes, cette délicieuse anxiété qu'assaisonnent d'indicibles angoisses, à la veille d'un grand moment où votre vie, renfermée dans une frêle boîte, va être jouée contre celle d'un colosse; ces émotions, difficiles à dépeindre, avaient certainement apporté quelque trouble dans l'esprit de Kotchobana; car, arrivés par le travers de l'animal: « Sortons, me dit-il; il est temps. » Et marchant courbés, la tête entre les genoux, nous'allions à lui, lorsqu'à 60 pas déjà de la lisière nous dûmes nous arrêter.

Nous soufflions, haletants, car cette marche ne laisse point aux organes de la respiration la facilité voulue; mais ce n'était pas pour cette cause seule: c'est que l'éléphant élevait de toute sa longueur sa trompe au-dessus de sa tête, en contournant l'extrémité comme une girouette, cherchant le vent et s'assurant par l'odorat si le voisinage était sûr; c'est qu'il décollait de ses épaules ses immenses oreilles, les tendant en face pour mieux recueillir les sons: elles étaient perpendiculaires à notre direction.

« Bon Dieu! pensais-je, quels fins organes! à 300 pas il a vent de nous! Diable! le vent irait-il à lui? » Et